

# Nouvelles fictions égyptiennes

## L'écriture romanesque au pays de la déesse Nout

Bernard Lecat

*La publication au printemps 2000 de la dernière œuvre de l'écrivain Ibrahim Abdel-Méguïd chez Actes Sud témoigne du nouveau regard porté dans les milieux d'édition sur la production égyptienne. Cet écrivain, de même que son collègue Nabil Naoum, adoptant un nouveau style, enrichit le courant romanesque du pays qui demeure la référence incontournable en matière de littérature arabophone. La découverte de leurs écrits par le lectorat francophone permet d'apprécier les différentes marques de ces romanciers.*

**A**bdel-Méguïd, né en 1946, n'est certes pas un inconnu pour les lecteurs d'Actes Sud puisque cette maison d'édition avait déjà publié du même auteur *L'Autre pays* en 1994. Mais il faut aussi tenir compte du décalage lié à l'édition originale en langue arabe. *La Maison aux Jasmins* (Arles, Actes Sud, avril 2000) était sorti en langue arabe au Caire en 1986. Le lecteur francophone est bien obligé de suivre les éditeurs spécialisés et les traducteurs pour apprécier ces œuvres étrangères traduites dans la langue de Molière. Cela dit, les collections s'enrichissent chaque année et l'on peut profiter désormais d'un choix d'auteurs assez important.

On note certains traits communs dans l'écriture d'Abdel-Méguïd et de son compatriote Nabil Naoum. Sur le plan du style, les auteurs ne définissent pas d'emblée leurs personnages. Au lecteur de construire sa propre vision de ceux-ci par l'imagination et aussi grâce aux quelques indices laissés par les deux écrivains. Dans *Le rêve de l'esclave* (Arles, Actes Sud, 1994), recueil de nouvelles, l'auteur, Nabil Naoum,

ne précise pas l'identité de son personnage : «*Lorsqu'elle m'invita à passer quelques jours dans sa maison de campagne, j'hésitai*» ; ainsi débute la nouvelle intitulée «*Les voies de l'entendement*». Dans le même recueil, avec «*La Tempête*», il adopte un style concis, sobre en écrivant: «*Alors que je rentrais d'une virée dans le désert, une tempête se leva. C'est cela la nature. En un instant, cet endroit s'est transformé en un enfer de sable et de vent qui vous aveugle et vous étouffe*».

Son ami Abdel-Méguid recourt aussi à ce procédé : dans *La Maison aux Jasmins*, il ne précise pas d'emblée le nom de la ville dans laquelle évolue le narrateur. Il donne seulement quelques indications : «*Arrivé à l'intersection de Mina l-Baçal, où se croisent les rues du Khédive et de Sabaa-Banate, l'air devient humide et rafraîchissant, à cause... de la rue du Khédive, largement ouverte sur le port*». Abdel-Méguid utilise aussi un autre procédé qui consiste à intercaler des passages n'ayant pas de rapport direct avec le récit. Ce procédé avait déjà été utilisé par l'écrivain Sonallah Ibrahim dans *Etoile d'août* (Sindbad, 1987) mais l'insert collait davantage au récit. Abdel-Méguid a puisé son inspiration dans les faits divers des journaux comme *Al-Ahram*. De passage à Paris en mai 2000, il déclarait : «*Dans La Maison aux Jasmins, chaque chapitre commence avec un tableau qui n'a rien à voir avec la réalité. J'ai commencé par des tableaux plutôt absurdes et fantaisistes*». Citant ses ouvrages, il précise : «*J'ai 55 ans, j'ai senti le besoin de parler des années 40... J'ai été aux archives, j'ai retrouvé le Al-Ahram de l'époque... Je raconte la vie d'un coiffeur, d'un drogué. J'ai ainsi pu créer des personnages à partir de ce que j'ai lu dans les journaux de l'époque, où les communautés copte et musulmane s'entendaient bien*».

Le style d'Abdel-Méguid est plus dru que celui de Nabil Naoum davantage porté sur l'émotionnel, l'onirisme. Dans *L'Autre pays*, il raconte un fait divers macabre sans aucun détour : «*Il y a un mois, trois Saïdis [habitants de Haute-Egypte – ndt] ont tué leur patron. Ils l'ont coupé en petits morceaux qu'ils ont mis dans la bétonnière et le cadavre a été perdu dans le bâtiment...Ils ont été arrêtés et ils ont avoué. On en a amené un à l'hôpital plus mort que vif à la suite des tortures*». Parfois l'auteur tombe dans un certain voyeurisme par cette utilisation du fait divers, lancé tel quel au lecteur, sans faire apparaître le cadre psychologique ou bien l'identité de la personne. Ainsi, dans les inserts, évoque-t-il de façon lapidaire le suicide de l'ouvrier Fayyad. Le style de ces deux écrivains apparaît aussi par les noms de lieux du récit qui nous sont dévoilés progressivement. Abdel-Méguid mentionne tout d'abord la «*presqu'île de la citadelle de Qaitbey*» puis cite Alexandrie plus loin dans

son récit de *La Maison aux Jasmins* : «*En voyant Alexandrie tout enguirlandée, je réalise que l'année touche à sa fin*». L'auteur est visiblement très attaché à sa ville natale, où le narrateur déambule souvent, croisant «*la gare de Sidi Gaber et le palais blanc de Ras el-Tine*».

Les thèmes abordés sont réalistes avec une inclination pour les questions psychologiques et sentimentales chez Nabil Naoum, plus prosaïques chez Abdel-Méguid. Ce dernier aborde un problème lancinant de la société égyptienne, les tracasseries liées à la recherche d'un logement. Chagara, le narrateur, s'inquiète pour des questions d'argent : «*Enterrés, l'idée de vendre la maison et mon projet de mariage. Point de salut, à moins d'un gros hold-up, pense-t-il, et ce n'est pas dans mes cordes. Ou alors partir dans un pays pétrolier, chose impossible à cause de ma mère*». Toujours dans *La Maison aux Jasmins*, l'écrivain décrit les rapports conflictuels de Chagara avec ses créanciers : «*Le moqaddess (c'est-à-dire un chrétien ayant effectué le pèlerinage à Jérusalem, appelée al-Qods en arabe) nous a présentés et m'a dit qu'il interviendra en ma faveur auprès d'Abdo pour qu'il me donne un appartement*». Et puis Chagara précise : «*Abdo le marchand de fruits m'a finalement remis l'appartement après m'avoir empoisonné la vie*».

L'écrivain d'Alexandrie brosse un portrait sans complaisance de son personnage principal : Chagara empoche l'argent qu'il doit remettre aux ouvriers venus participer aux manifestations officielles. Il relate l'objet du délit : «*Soixante employés par vingt-cinq piastres, ça fait quinze livres. Donc douze pour moi - calcule Chagara - ; amusé de ma soudaine fourberie, je lui ai donné [au chauffeur] ses trois livres*». Les faits évoqués sont parfois tragiques. C'est ainsi qu'Ibrahim Aslan relate dans *Equipe de nuit* (Sindbad-Actes Sud, 2000) le suicide de 'Am Marzouk l'antiquaire. L'auteur égyptien, né en 1935 à Tanta, a été postier et décrit dans ses œuvres la vie de gens modestes, marchands, commis de société, cireurs de chaussures.

Nos auteurs n'hésitent pas non plus à faire allusion au contexte politique mais il s'agit le plus souvent d'un cadre historique et ils restent très prudents sur le régime actuel. Cet aspect existait déjà chez le grand écrivain Naguib Mahfouz : allusion au Wafd et à ses scissions avec l'exclusion en 1942 du copte Makram Obaïd, secrétaire général du Wafd, décrite dans *Le jardin du passé* (Paris, J.C. Lattès, 1989). Chez Abdel-Méguid, on peut lire : «*Les femmes se frappaient les joues à s'en briser les dents, les enfants se cachaient pour pleurer dans le noir. Gamal Abdel-Nasser avait abdiqué, les Juifs envahissaient le pays...*». L'auteur

évoque aussi, toujours dans *La Maison aux Jasmins*, le rôle de Sadate, à travers un reportage télévisé : «*Sadate avance, serrant la main aux dirigeants d'Israël. Il plaisante avec Golda et garde longuement la main de Dayan dans la sienne*». Mais il attribue au narrateur un certain détachement à l'égard de l'actualité politique en lui faisant dire : «*Les élections ne m'ont jamais intéressé. Je sais que Sadate a dissous l'Assemblée du peuple, qu'il va y avoir des élections et que les accords de Camp David sont vivement contestés*». Abdel-Méguïd a aussi abordé des aspects socio-économiques comme le thème de l'immigration vers les pays du Golfe dans son roman *L'Autre pays* (Arles, Actes Sud, 1994). Un des personnages s'interroge : «*Mais où est ce Dubaï et comment y parvenir ? Ahlam s'est mariée il y a un mois seulement, sans bruit. Elle est aussi à Dubaï avec son mari*». Les manifestations contre les autorités sont aussi mentionnées : dans *La Maison aux Jasmins*, le narrateur observe «*les travailleurs des usines d'égrenage [qui] barrent les rues latérales. Des hommes et des femmes sans nombre, nu-pieds et haillonneux. Sur le pont, les soldats de la sécurité centrale en rangs serrés, gourdins brandis et boucliers levés, forment un épais rempart*».

La religion comme fait social est également analysée : «*On ne parlait plus que du cheikh Lashine, prédicateur de la mosquée de Sidi Qabbari. Le vendredi, il y avait tant de monde à la mosquée, dans les rues et sur les terrasses, qu'on se serait cru sur le mont Arafât pendant le pèlerinage. Le public était fasciné par les sermons passionnés du cheikh...[qui] on le savait désormais, ne s'en tenait pas au sermon décidé par le ministère du Waqf.*»<sup>1</sup> Dans ce monde urbain, les hommes ont besoin de la religion mais, pour affronter les tracas de la vie quotidienne, ils ont recours à l'humour ou à une certaine dérision d'eux-mêmes. Les écrivains comme Abdel-Méguïd y font appel. Dans *La Maison aux Jasmins*, l'auteur se moque gentiment des soucis de ses concitoyens «*Quand Dieu demandera à chacun sa nationalité, les Egyptiens auront droit au paradis d'office, à cause de toutes les souffrances qu'ils auront endurées dans la vie et de tous ces gouvernements qu'ils ont vu passer*». Concernant les immigrés dans les pays du Golfe, l'écrivain plaisante sur les heurts entre les différents collègues de travail qu'il décrit dans *L'Autre pays* : Archad le Pakistanais dialogue tant bien que mal en anglais avec Abed qui n'en saisit pas grand-chose. «*Mister Abed, please remember how many time I told you that kamoun [cumin] and chatta [piment] and baharat [épices – ndt] is necessary for our food*», insiste Archad qui perd patience. Ce roman a pour thème l'immigration des travailleurs égyptiens en

Arabie Saoudite. Abdel-Méguid recourt parfois au trait satirique quand il étrille des hommes politiques. En racontant l'histoire du gueux suivi par une meute de chiens dont les noms évoquent les ténors de la politique mondiale, comme Brandt, Mobutu, Indira, Golda, Elizabeth... Le marginal s'écriant d'une voix de rogomme : «*Merde à l'Empire britannique sur lequel le soleil ne se couche jamais*» (*La Maison aux Jasmins*). Dans le même ouvrage, l'écrivain raille ses concitoyens sur un thème pourtant sérieux, celui de la drogue. Il constate que «*les gens ont découvert que dans le port, il y a un four dit d'incinération où la police brûle les stupéfiants saisis... la brise maritime qui souffle sur le port survole le four avant de parvenir, mêlée à la fumée du haschisch brûlé, aux gens postés là, leur apportant gratis bonheur et réconfort*».

Ce type de narration est également marqué par la force des souvenirs d'enfance ; le narrateur se rappelle dans *La Maison aux Jasmins* ces moments tendres : «*Les jours passaient comme une mère passe sa main sur la tête de son enfant. Le petit salaire de mon père, contremaître au garage de la municipalité à Hadra, suffisait à nos besoins*». Et d'évoquer le caractère olfactif du souvenir : «*L'odeur des ruelles étroites que nous empruntons pour aller à Bab el-Moulouk m'emplit encore, et celle de l'eau savonneuse balancée par les hautes fenêtres sur les chaussées, et aussi cette odeur puissante des moutons sur la montagne*». Chez Nabil Naoum, le rôle de la mère est aussi primordial même à l'âge adulte du narrateur : «*Lorsqu'elle voit Nancy pour la première fois, ta mère... l'accueille avec générosité... en vous souhaitant beaucoup de bonheur... Mais elle te pose en confidence une question... Est-elle capable de te rendre heureux ? Si elle se garde bien d'intervenir ouvertement, elle ne se lasse pas de te proposer des noms de jeunes filles égyptiennes que tu pourrais épouser*» (*Corps premier*, Arles, Actes Sud, 1998).

Le sentiment à l'égard des jeunes femmes peut aller du charme, de la séduction au désir inassouvi. Ainsi chez Abdel-Méguid le narrateur s'engage dans la rue Saad Zaghloul, observe les jeunes filles. Elles «*portent des jupes moulantes... des blouses légères sur des soutiens-gorge chahutés*». Toujours dans *La Maison aux Jasmins*, l'auteur évoque la puissance de la séduction féminine en termes plus romantiques : «*Tapie derrière le haut mur couronné de ces petites fleurs blanches et jaunes, cette villa a quelque chose de magique et de mystérieux. Ce visage radieux que j'aperçois matin et soir enflamme mon imagination et ma curiosité*». L'ensorcellement féminin est aussi mentionné chez Nabil Naoum dans *Le rêve de l'esclave* : «*Ebloui par sa beauté, ravi par sa proximité, je n'avais plus les idées claires. Les mots se bousculaient dans mon esprit dans*

le plus grand désordre» (nouvelle «La tempête»).

Cet auteur, né au Caire en 1943, attache plus d'importance à la pudeur et aux relations sentimentales que ses collègues de la même génération. Dans le même recueil, Naoum insiste sur un trait commun de l'imaginaire masculin, qui s'enflamme très vite à la vue de la belle promise, tout en gardant une relation platonique, au moins dans les premiers temps de la rencontre avec la sylphide<sup>2</sup>.

Dans la nouvelle «Les voies de l'entendement», Naoum décrit ce phénomène : *«Je ris. Elle sourit. Je sais qu'elle m'aime. Du moins je le suppose... Depuis que je la connais, nous n'avons jamais - autant que je m'en souviens - échangé de mots d'amour»*. On retrouve cet aspect chez Edouard Al-Kharrat, né en 1926 à Alexandrie et qui fait figure d'aîné<sup>3</sup>. Naoum allie esthétique et relation amoureuse dans la même nouvelle : *«La jeune femme dirige le télescope vers un point du ciel, elle dit - Je suis à toi... Mais d'abord regarde... C'est ma seule condition»*

A cause d'une certaine modernité qui transforme les modes de vie, l'éducation des uns et des autres, renforce l'urbanisation, la famille nucléaire, il arrive fréquemment que l'individu soit confronté à la solitude. Certes, celle-ci est atténuée dans les sociétés méditerranéennes par le poids du groupe, la fraternité masculine, les relations avec les gens du quartier. Nabil Naoum explore ce filon dans *Corps premier* en montrant que le célibat peut résulter d'un choix individuel : *«[Nahed] n'avait pas voulu se marier, et loin de craindre la solitude, elle en tirait avantage, et y trouvait son bonheur... Au demeurant, elle restait sensible et ouverte au sort de ceux qui l'entouraient, Fouad était de ceux-là»*. Sentiment plus ambivalent du côté masculin partagé par le narrateur de *La Maison aux Jasmins* d'Abdel-Méguïd : *«Je pressai le pas, les mains dans les poches. Je n'aime pas les costumes ; je crois que je n'en porterai jamais, sauf le jour de mon mariage, si je me marie un jour»*. Ainsi, cette solitude peut engendrer un manque affectif : c'est ce qui se produit avec Chagara qui s'exclame : *«Il doit bien y avoir quelque part une femme qui ait le courage de me demander en mariage, pour mettre fin à ma frustration et me rappeler ce qu'est l'amour ?»* La notion de couple est ainsi relatée par nos auteurs, par le biais de la dérision chez Abdel-Méguïd, de la désillusion chez Naoum. Chagara cherche en vain une compagne. Son ami Hassanein lui présente des fiancées : *«Il m'a demandé de choisir entre une jeune et belle veuve avec appartement, enfant et un gros compte en banque laissé par son mari qui s'est noyé dans le Tigre, et une jeune fille moins belle, dactylographe»*. Le style est réaliste et amer chez Naoum qui décrit dans *Corps premier* la rupture d'un couple.

Fouad n'a pas fait le deuil de sa relation avec Nancy. Les souvenirs l'assaillent. *«Après le dîner, elle lui avait demandé s'il n'avait pas envie parfois de retourner à Boston et de retrouver l'enseignement, comme au temps où elle l'avait rencontré».*

La déchirure avec l'être aimé est d'autant plus forte que la relation a été passionnée. Dans le même livre, Naoum met l'accent sur la possession et l'amour qui ont traversé le couple Fouad-Nancy : *«Il s'était envolé avec elle jusqu'aux sommets de l'union, jusqu'aux paroxysmes du corps...».* La rupture du couple, au-delà de la spécificité culturelle de chacun des partenaires, fait malheureusement appel à une anthropologie de l'ego, à un ballet cruel, où homme et femme ont forgé leurs armes depuis des siècles. La rupture obéit sans doute à des facteurs parfois objectifs, mais qui ont une résonance particulière chez l'homme et la femme, car il s'agit à chaque fois de leur individualité, un rappel amer de Chronos. La banalité de la rupture heurte la singularité du couple, construite sur une alchimie savante et fragile. Toutefois, cette rupture malgré son caractère traumatisant peut déboucher sur une accalmie, voire un soulagement ou même un nouveau bonheur dans le cadre d'une nouvelle relation. Or Fouad ne se résigne pas devant cette séparation. *«Fouad n'aurait jamais pensé que la colère suscitée par ses paroles chez une femme comme Nancy, déjà naturellement irascible, serait l'expression du courroux en son essence même...»* (*Corps premier*). La séparation se produit avec son lot de rage et de violence : *«Elle lui avait dit qu'elle était sur le point de se tuer... Il la voyait, là, devant lui, le visage en sang».* Parfois émerge une certaine lucidité, quand une personne extérieure au couple donne son avis : *«Vos relations tournent au conflit permanent, sur la question de savoir qui, d'elle-même ou des pensionnaires de ce maudit Refuge, a plus de droits à ton intérêt; et ce sont alors chez elle des accès répétés de colère».*

L'auteur de *Corps premier* étudie les rapports de force au sein du couple. Fouad téléphone à Nancy qui lui répond sèchement : *«Il ne sert à rien de se parler».* Il la rappelle, il ressent un intense mépris à l'égard de cet homme Adel [le nouveau compagnon de Nancy], elle lui dit : *«Qu'est-ce que tu veux de moi ? Tout ce qui t'intéresse, c'est de me dominer, de savoir où je suis, et avec qui... Mais je ne suis pas ta propriété, ni la tienne ni celle d'aucun homme. Je ne me soumettrai pas à ta volonté»,* - *«Soyons amis»,* lui propose-t-il, elle refuse». Par son style, Naoum rappelle l'œuvre de feu Jabra Ibrahim Jabra, auteur arabe né à Bethléem en 1920, ayant vécu en Irak. Dans son premier roman, traduit en français, *A la recherche de Walid Masud* (Paris, J.C. Lattès, 1988), l'écrivain narrait avec brio le

passé sentimental du personnage Walid. Abdel-Méguid termine son roman *La Maison aux Jasmins* d'une manière plus optimiste puisque le sémillant Chagara vit heureux avec Nawal dont il attend un fils : «Mer, j'apprendrai à mon fils à nager dans tes eaux, en cet hiver où il naîtra», dit-il.

Participant à un débat sur la littérature égyptienne à Paris, en mai 2000, nos deux écrivains ont reconnu l'importance de la littérature occidentale. Naoum souligne l'importance de Tchekhov, Sartre, en faisant remarquer que de nos jours, les traductions étant plus nombreuses, les influences sont multiples. La tonalité des romans égyptiens lui semble plus proche des romanciers d'Amérique latine. Abdel-Méguid précise qu'ils connaissent les écrivains du Machrek, qu'ils les rencontrent mais que la diffusion de ces auteurs reste très limitée. La littérature est complexe ; il regrette que les politiciens et les économistes ne lisent pas davantage de littérature arabe, n'écoutent pas suffisamment les écrivains qui avaient pressenti la catastrophe de 1967. Concernant la traduction, Naoum rappelle que «l'important dans la traduction, c'est la langue d'arrivée». A ce niveau il faut rendre grâce aux traducteurs des deux écrivains, Jean Tardy et Anne Wade Minkowski pour *Le rêve de l'esclave* (Naoum), Richard Jacquemond pour *Retour au temple*, Arles, Actes Sud, 1991 de Nabil Naoum ou bien Luc Barbulesco pour *Corps premier* (Nabil Naoum) qui avait également traduit *Belles d'Alexandrie* (Al-Kharrat) pour la qualité de leur travail. Il semble que l'éditeur ait choisi de faire appel aux traducteurs arabophones pour prendre le relais avec *La Maison aux Jasmins* mais cela contrarie quelque peu l'usage consacré et rend parfois moins lisses les nouvelles traductions (confer le passage des stupéfiants sur le port par exemple dans *La Maison aux Jasmins* p.101).

Interrogé après le débat sur l'importance de l'autobiographie dans ses œuvres, Nabil Naoum répond que cela représente «une vingtaine d'années !». Cela fait partie «de la fiction romanesque. Bien sûr tous les écrivains ont quelque chose dans leur littérature qui est en rapport avec la fréquence de leur vie mais pas forcément avec leur expérience personnelle». Quand on lui demande si lui a été professeur d'histoire des religions orientales à New York comme dans *Retour au temple*, il répond : «J'ai été ingénieur aux Etats-Unis, je ne suis pas marié». Concernant les rapports homme-femme d'un couple comme celui de Fouad et Nancy, il précise que le problème de l'homme, en particulier de l'homme oriental, quand il va en Occident, c'est qu'il a besoin de la culture occi-

dentale. S'il existe un enfant dans ce couple, le père a peur «*que l'enfant ait un autre père, par jalousie*». «*Dans les relations sentimentales, l'émotion va plus vite que l'intellect. Je veux montrer comment les sentiments peuvent même, parfois, détruire la relation du couple*». A propos de la pudeur qui marque certaines relations comme dans les «*Voies de l'entendement*» (*Le Rêve de l'esclave*), Naoum constate qu'en certaines occasions affectueuses ou d'amitié «*il n'est pas besoin de recourir aux paroles*». Et d'expliquer concernant le passage de la jeune femme et du télescope que «*le rapprochement corporel est l'objectif de l'homme*», tandis que les projets, la sensibilité relèvent du féminin. Le rôle de la mère est également incontournable : «*C'est traditionnel dans une famille orientale, la mère préférant pour son fils des filles du continent, du même pays, parmi les connaissances*», renchérit l'écrivain. Dans «*Les métamorphoses de la déesse*» (*Le Rêve de l'esclave*), il recourt à un certain exotisme, évoque Bénarès, la déesse Lakshmi épouse de Vishnou ; dans cette histoire, «*la femme est une déesse*», poursuit-il. Quant au style de ses romans, il reconnaît qu'il ne dévoile pas immédiatement l'identité de ses personnages : «*Je suis ingénieur, j'aime les structures comme celles des immeubles, il faut que l'information apparaisse peu à peu*». Ses influences : «*La littérature soufie, reconnaît-il, les ouvrages d'histoire, et en littérature contemporaine, Mahmoud Badawi, auteur de nouvelles, Yahia Haqqi, Naguib Mahfouz*». Bien sûr, parmi les collègues, figurent Al-Kharrat, Sonallah Ibrahim, Ibrahim Aslan, Abdel-Méguïd, Gamal Ghitani et bien d'autres.

Interrogé sur les problèmes de l'édition arabe, l'écrivain précise «*qu'il n'y a pas a priori de bureau de censure. La censure se produit après coup pour des raisons religieuses surtout. Mais il n'y a pas beaucoup d'éditeurs, peu de gens lisent, les livres sont chers. Néanmoins, le gouvernement a commencé un programme pour éditer les livres des écrivains à un prix presque symbolique, un roman coûtant dans ce cas 50 piastres soit une demi-guinée*». Sur ses liens avec les metteurs en scène de films, Naoum explique : «*J'en connais beaucoup mais jusqu'à présent rien ne s'est produit*». Et de citer Mohamed Khan et Khairi Bichara. Cela dit, ces auteurs travaillent surtout avec des scénaristes comme ce fut le cas avec Naguib Mahfouz.

Quant aux projets, Nabil Naoum a déjà déposé un nouveau manuscrit chez un éditeur (Actes Sud) ; il concerne le texte intitulé *Hafat ul wad*, *Tranche d'amitié*, qui devrait être publié l'année prochaine. D'ici là, les aficionados auront le temps de parcourir son œuvre ou bien de

découvrir les romans de cette nouvelle génération d'écrivains égyptiens.

*Bernard Lecat est enseignant et journaliste*

**Notes :**

1. En Egypte, un certain nombre de mosquées sont *hukumia* c'est-à-dire gouvernementales, contrôlées par l'Etat. L'imam ou le cheikh est tenu de suivre les consignes du ministère des Waqfs, qui gère les biens religieux.

2. Cet aspect n'est pas nouveau. Naguib Mahfouz avait déjà évoqué la frustration masculine dans sa trilogie en décrivant Yasine : «Si bien qu'il ne passait jamais dans une rue sans ressentir en arrivant au bout une sorte de vertige, à force de bouger les yeux, tant sa passion de dévorer les femmes qui se trouvaient sur son chemin était une maladie incurable» (*Impasse des deux palais*, J.C. Lattès, 1985).

3. Dans *Belles d'Alexandrie*, (Arles, Actes Sud, 1997), l'auteur évoque cette question : «Et cependant elle devait habiter mes rêves tout au long de cette journée, et toute la semaine qui suivait, le mois, l'année... Comment se fait-il, d'ailleurs, que cette passion véhémence se soit traduite en silence infrangible ? Silence et solitude.»